

***"Qu'est-ce qui se passe avec mon enfant? - Normal?, pas normal?"***

*Notre but ce soir est de vous donner la parole le plus vite possible, pour vous permettre de dire ce qui vous questionne au jour le jour au sujet des enfants dont vous avez la responsabilité, qui vous inquiètent parfois, vous réjouissent aussi, vous mobilisent en tout cas. C'est donc essentiellement à partir de vos remarques et interrogations, et en essayant de vous aider à les formuler et à en élaborer le sens tout à l'heure avec vous que je souhaiterais surtout intervenir ici, aux côtés d'Anne, en évitant de vous assommer avec un "grand discours" supposé vous apprendre "la" vérité, au nom par exemple d'un savoir "psychologique" qui aurait d'emblée toutes les réponses à nos incertitudes...*

*Pourquoi? Pour trois raisons solidaires que j'énumère très rapidement:*

*1)- Contrairement à ce qu'on peut parfois croire, il n'y a pas de "science" du psychisme, en tout cas pas au sens d'un ensemble de théories qui fixeraient objectivement ce qui est vrai dans tous les cas et n'aurait plus qu'à s'appliquer par une technique bien déterminée donnant la solution à coup sûr. Ce qu'on appelle "psychologie" est au mieux une vaste collection d'expériences innombrables qui essayent de se réfléchir plus ou moins méthodiquement, au pire c'est une fabrique de normes qui prétendent objectiver des comportements dans l'oubli qu'il est question de sujets...N'en soyez pas déçues, si vous espérez peut-être rencontrer la "bonne parole"; la nouvelle est plutôt réjouissante: vous ne serez pas dépossédées de vos savoir-faire que très concrètement vous mettez en oeuvre et enrichissez tous les jours, mais c'est en les confrontant à d'autres savoir-faire et en s'employant à savoir mieux les dire qu'on pourra ensemble atteindre certains effets de vérité, et faire certaines "trouvailles" éclairant nos difficultés et nos réussites..*

*2)- Cela tient à ce que les humains ne sont pas des choses mais des sujets en devenir permanent, et c'est bien sûr particulièrement vrai pour les enfants, et les petits enfants: il ne s'agit pas de parler d'eux comme des "objets", de constituer un savoir "sur" eux et de les formater: un enfant n'est pas une chaise, et un éducateur n'est pas un ébéniste. L'enfant est, comme tout un chacun, y compris nous tous, mais en un sens encore plus, un "multiple" ouvert et en grande partie indéterminé, qui se détermine justement sans cesse dans telle ou telle situation, telle ou telle relation. Ce n'est pas une personnalité arrêtée, et si c'est une "personne" (cf "le bébé est une personne"), c'est au sens littéral premier du mot "personne": un acteur qui essaye des "masques", qui se positionne de diverses manières avec tel parent, telle AM, tel autre enfant, qui cherche en tâtonnant à s'affirmer, à se faire une place, un nom, à "faire son trou"...On ne peut donc le comprendre que dans son parcours singulier, dans son histoire propre, à travers les situations et les mots qui comptent pour lui, en rapport avec tous ces autres particuliers dont la rencontre a tissé son "monde"...*

*3)- La troisième raison qui fait que je ne me mets pas en posture de vous "faire la leçon", et qui résume les deux précédentes, c'est, comme Anne vous l'a dit, que je parle depuis une position qui est celle de "psychanalyste". Ce métier, qui est le mien, ne consiste pas d'abord à élaborer des théories mais à recevoir un par un des personnes, adultes mais aussi enfants, sans limite d'âge a priori, qu'on appelle des "analysants"(pour souligner qu'ils sont sujets de leur démarche), qui viennent parler à partir de difficultés rencontrées (notez que je ne parle pas de "maladies", même dites "mentales", comme les appelle la psychiatrie)...Il s'agit, avec chacun d'eux, à partir de ce qu'ils sont amenés à dire petit à petit, de mettre à jour certaines vérités singulières inaperçues jusque là qui éclairent certains de leurs "coincements", embarras, malaises.. et du coup les en allègent, et leur permettent de "passer à autre chose"...*

*Entendons bien, je ne ferai pas "le psychanalyste" ici, une psychanalyse n'a lieu qu'individuellement, et sur la base d'une démarche volontaire et explicite. Mais je voulais simplement suggérer que c'est depuis, à partir de, cette expérience que je poursuis par ailleurs, que je pourrai peut-être écouter ce que vous pouvez dire à propos de ce ce qui se passe entre vous et des enfants, et vous aider à y voir un peu plus clair, et non à partir d'un savoir tout fait et généralisable.*

*Alors, justement, pour ne pas en rester à des généralités (comme celles que je viens de vous débiter malgré tout, malgré moi), et pour introduire quand même notre entretien en lui fournissant une "porte d'entrée", je vais dire quelques mots, problématiser un peu la question que nous avons cru bon de formuler avec Anne de la manière suivante:*

***"Qu'est ce qui se passe avec mon enfant? Est-il "normal"?"***

Un enfant qui était devenu "propre" se remet à faire pipi, un autre, angoissé, ne peut plus s'endormir, ou bien refuse de plus en plus de manger, ou devient agressif, etc...(sans doute aurez vous l'occasion tout à l'heure d'allonger la liste) On s'inquiète de ces petits "événements", surtout s'ils ont tendance à se répéter: qu'est-ce qui se passe? Qu'est ce qui lui arrive? Qu'est-ce qu'il a? Voire: qu'est-ce qu'il est, (car finalement, se dira-t-on peut être, ça ne lui ressemble pas, je ne le (re)connais plus?) Parfois on se culpabilise: qu'est-ce que j'ai fait? Ou pas fait? Et surtout, maintenant: qu'est-ce que je peux faire? On veut comprendre, en tout cas mettre fin à ce désordre.

Avant d'en dire plus, je souligne que j'appelle ça des "événements", même s'ils sont discrets, au sens où ils font rupture dans le quotidien, rompent avec les habitudes, avec le déroulement réglé de la réalité. Ce pourquoi on a eu l'attention attirée. Et on a bien raison, d'abord, de se sentir interrogé, *alerté*, par ces faits qui manifestent une présence accentuée de l'enfant auprès de nous. Quelque chose "se passe", au sens où "ça arrive", imprévu, sans crier gare; et on aimerait le plus souvent que "ça passe", parce qu'en général, c'est dérangent par rapport à l'ordre qu'on essaye d'instaurer et de garantir à la maison, et surtout parce qu'on sent bien que l'enfant est sans doute en souffrance, même s'il en éprouve manifestement aussi une certaine jouissance parfois: il y a en tout cas quelque chose qui ne va pas, du trop ou du pas assez.... On le sait parce qu'on ressent soi-même une gêne, un embarras, une angoisse, une irritation, comme si l'enfant faisait image dans un miroir avec nous, et d'autant plus qu'on est dans une relation forte, de proximité avec lui.

Quand un tel changement de comportement se reproduit un peu trop à notre goût, et tend à "s'inscrire" jusqu'à paraître lui donner une sorte de nouvelle "identité", comme une nomination qui le caractériserait ("c'est un enfant agressif", ou: "il est énurésique"...), on peut appeler cela un "symptôme". Attention, ce mot est un peu lourd et risque de dramatiser les choses plus que nécessaire si on l'entend au sens médical, comme on parle de certains boutons symptôme de la varicelle, c'ad indice d'une maladie, manifestation visible d'un mal caché qu'il faut diagnostiquer, c'ad objectiver pour le traiter "à la base" par les techniques (médicaments, etc...) qui conviennent. Non, "symptôme", si on en retient le terme, et il n'y en a guère d'autre, est à entendre ici comme la manifestation embarrassée, non claire, d'un "dire" de l'enfant, un dire que justement il ne peut pas à proprement parler, dire, dire en paroles: ce qu'il est empêché de dire se fait alors savoir autrement, souvent à ses dépens (souffrance) ou aux dépens de ceux à qui il s'adresse ainsi. Il ne sait pas le parler parce que certes il ne maîtrise pas assez le langage, et d'autant plus qu'il est petit, mais même et surtout s'il avait les mots suffisants pour l'exprimer, parce que ce dont il est question a trop d'enjeu par rapport à ceux qui l'entourent pour qu'il soit en mesure de le formuler, en particulier parce qu'il rencontre des interdits, conscients ou inconscients...

*Pourquoi préciser tout cela? Pour bien orienter notre attitude vis à vis de ces expressions symptomatiques du sujet en devenir qu'est l'enfant depuis le premier jour: quand, par ex, un enfant se remet à faire pipi au lit, on peut considérer en principe qu'il y a là non le signe d'une "maladie" qu'il faudrait soigner en elle-même, traiter comme on chasse la fièvre, ou d'un "handicap" qui rangerait notre enfant dans une "catégorie" plus ou moins répertoriée, mais comme un "appel" à être entendu, une manière de s'adresser à ceux qui comptent pour l'enfant, de leur signifier quelque chose qui ne va pas, pas tout seul en tout cas.*

*Qu'est-ce qui m'autorise à affirmer cela? Mon expérience de la psychanalyse où ceux qui viennent me voir offrent leurs difficultés comme autant d'énigmes à déchiffrer.*

Ceci dit, je ne suis pas en train de recommander, évidemment, qu'au moindre "incident", il faudrait chercher à "psychanalyser" un enfant, décrypter ce qu'il veut nous dire et se dire à son insu. Vivre avec un enfant, l'aimer et l'éduquer, ne suppose pas, surtout pas, de se faire interprète de ses pensées inconscientes: ce serait même le pire de se croire "thérapeute", car on deviendrait pour lui

une sorte d'Autre persécuteur, en position de chercher à tout savoir sur lui et de jouir de ce supposé savoir. Je voulais seulement aider les adultes en charge d'enfants à régler la "bonne distance" avec eux: entre croire qu'il se réduit à une mécanique plus ou moins complexe qu'on va régler comme un moteur et se croire en mesure de "tout comprendre" de lui mieux que lui, il y a la place pour une prise en considération de sa subjectivité balbutiante, pour une sensibilité à ce qu'il essaye de dire comme il peut.

Ainsi, pour notre exemple type du "pipi au lit", faut-il lui supposer une "intention"? Ou simplement décréter que c'est un "accident"? Un peu des deux et ni l'un ni l'autre, il faut dépasser cette alternative: s'il y a intention, elle est inconsciente, et si c'est un accident, il n'est pas de pur hasard. L'important est de ne pas fixer le "symptôme", soit en le réduisant à rien (ce qui l'encouragera à le répéter puisqu'il n'est pas "entendu") soit en voulant "tout comprendre" (ce qui lui fera inventer d'autres manifestations pour se dégager de cette maîtrise du savoir de l'Autre). L'important est de laisser du jeu à l'enfant pour que le "je" qu'il s'efforce de devenir *se retourne*, fasse son trou au regard de l'Autre: « **Tiens? Tu as fait pipi? Qu'est-ce qui t'arrive?** »...Ce n'est qu'en dernière extrémité qu'on aura recours à une écoute thérapeutique. L'ordinaire du rôle de l'adulte auprès de l'enfant est de l'accompagner dans sa "recherche" de lui-même, en faisant confiance à sa capacité de trouver des solutions aux impasses qu'il rencontre, y compris sa capacité d'humour!. Ne pas perdre de vue que l'adulte est moins un maître qu'un "passeur", un passeur de l'infans (*infans*: celui qui ne parle pas, pas encore) au parlant (parlêtre en devenir): il s'agit moins de déchiffrer ses mystères que de favoriser sa "passe", son passage, ce qu'on appelle "grandir"...

Et puis, dernière remarque sur le "symptôme": ce n'est pas une caractéristique de l'enfant *en lui-même*, mais toujours, comme toute parole (même non dite) ce qui *se passe entre* lui et l'adulte, un fait relationnel, qui engage les deux, qui existe *entre* les deux. On n'est pas "face" à un symptôme, mais pris, entamé par le symptôme dont l'enfant se fait le porteur. S'interroger sur lui c'est toujours en même temps s'interroger sur soi: "**qu'est ce qui nous arrive?**". C'est pourquoi il y a toute une palette de situations entre les deux extrémités qu'on peut appeler "l'enfant-symptôme" et le "symptôme d'enfant".

. *L'enfant symptôme* est celui qui finalement manifeste des difficultés de l'Autre (un parent, un adulte tuteur, qui lui-même en a hérité, qui renvoie à sa propre histoire): il n'est alors, en tant que symptôme, *que le porte parole* d'un non dit qui l'a précédé et finalement ne le concerne pas en propre, sinon qu'il en est chargé malgré lui. Et qu'il cherche sans doute à s'en débarrasser...

. *Le symptôme de l'enfant*, en tant que c'est vraiment le sien marque au contraire qu'il tend à se détacher de l'Autre, comme sujet. Et à ce titre, au delà des désagréments que sa forme peut occasionner, et pourvu qu'il trouve une voie d'expression plus adéquate, il peut être pris positivement comme un pas vers l'autonomisation, vers la séparation souhaitée.

Dans la réalité, c'est plutôt entre ces deux extrémités du "segment" que ça se passe... Et l'enjeu premier est de démêler les discours inconscients qui s'enchevêtrent: on peut s'attendre a priori qu'on n'aidera pas l'enfant sans se remettre soi-même un peu en question... Sans culpabiliser pour autant: il n'y a pas de "faute" à supposer, c'est ainsi, un enfant *se structure* en se dégageant progressivement des embarras que les adultes qui l'accueillent ne peuvent pas ne pas lui faire partager mais dont ils peuvent essayer de s'aviser à l'occasion...

Ceci revient à dire qu'élever un enfant c'est moins chercher à le rendre "normal", comme on croit bien faire, que lui permettre d'inventer ses propres réponses aux difficultés qu'il affronte inmanquablement, et d'abord en ne lui imposant pas trop les nôtres...

D'où quelques mots encore sur la deuxième partie de notre titre: "**Mon enfant est-il normal?**"

Cette façon de dire son inquiétude devant des manifestations symptomatiques trahit une certaine angoisse. En un sens, il est "normal" en effet d'avoir ce souci du ..."normal". C'est d'abord le signe qu'on prend au sérieux ce qu'exprime l'enfant, qu'on a à coeur de ne pas laisser passer sans rien dire ou faire ce qui nous paraît être une forme de souffrance chez lui. Et, comme éducateurs sachant qu'un humain ne *s'élève* pas tout seul comme un arbuste dans la forêt, on ne peut éviter

d'avoir des exigences de bien faire, qui en dernier ressort se réfèrent à une sorte d'idéal plus ou moins explicite du moi éducateur, et du "bon enfant" comme produit de cette éducation. C'est ce que dit à la lettre l'idéal de "normalité", d'où l'angoisse de supposer que "mon enfant" en proie à des "ratés" dans sa conduite, serait en passe d'être "raté", serait "anormal", qu'il dévierait de l'idéal que je lui ai tracé...

Mais cette façon de dire enferme dans un imaginaire contraignant qui peut conduire à faire tout le contraire de ce qu'on souhaiterait.

Plus précisément, le souci de normalité peut prendre trois formes différentes (qui en général s'entremêlent dans la tête): normalité sociale, normalité morale, normalité technique. .

. J'appelle **normalité sociale** le souci de s'aligner sur ce que sont ou font le plus grand nombre, ce qu'on peut appeler le "conformisme". La norme ici, c'est ce qui se fait le plus souvent, ce qui fait qu'on n'est pas "à part", qu'on est dans la "bonne moyenne". En ce sens, il n'est pas "normal" qu'un enfant, mettons de cinq ans, fasse encore pipi au lit! Parce que tous les autres, ou presque (sauf les dits "énurésiques") ne le font pas. Et si on s'en distingue, on est stigmatisé dans une catégorie dépréciative, une "pathologie" comme on dit (handicapés, malades, fous...). On pourrait m'objecter ici que peu de parents pensent ainsi, qui plus souvent rêvent pour leur enfant d'un statut d'exception, d'une distinction qui les mettent au dessus du lot....Mais, outre qu'une telle élection reste prisonnière de la référence à la norme (même et surtout pour s'affirmer comme "hors norme!"), cela n'empêche pas les mêmes parents de souscrire aux normes instituées très rigoureusement, par exemple à l'école qui dit qu'on apprend à lire "normalement" à 6 ans, ni plus ni moins...

Remarquons d'abord qu'il y a un côté positif dans cette normalisation par la "moyenne": on a le souci que l'enfant s'intègre dans la vie sociale, et pour cela apprenne à se régler sur ses semblables pour ne pas être exclu du groupe. Il y a là une contrainte réelle dont il faut transmettre la règle. On réserve des jours difficiles à l'enfant qu'on encourage dans la marginalité. Et il ne s'agit pas de fabriquer des petits "monstres", fussent-ils "sacrés", qui paieront cher de "cultiver à tout prix" leur "privilège". Et à ce titre, je peux témoigner de mon expérience que des enfants qu'on s'est réjouis à épingleur comme "sur doués" (ou "précoces" comme on essaye de dire aujourd'hui plus discrètement) peuvent connaître de grosses difficultés psychiques, guère plus vivables que ceux qui sont épinglés négativement (débiles, etc..)

Mais il reste que penser son enfant (et soi-même, ou quiconque) par comparaison avec la moyenne des autres, avec "l'enfant moyen", est en soi une pensée infantile et infantilissante: on fait comme les enfants eux-mêmes qui rivalisent avec leurs frères ou sœurs, ou cousins ou voisins, et par jalousie (envie) oscillent entre *être pareil* ou *être pas pareil* qu'eux pour capter la reconnaissance du regard adulte. On ne les aidera pas beaucoup à se sortir de cette impasse en jouant le même jeu qu'eux...L'enjeu est plutôt de les aider à dépasser ce petit jeu à somme nulle: l'enfant moyen n'existe pas plus que le "français moyen". Il n'y a pas d'uniformité faisant modèle, il y a en revanche une *égale* dignité, un égal droit d'existence à *poser*, et à partir de là, des *différences* infinies, qualitatives, qui font que chaque enfant *se pose* dans la vie autrement que tout autre. Par ses "symptômes" en particulier, qui ne sont ni normaux ni anormaux, pour autant qu'on cherche à les *entendre* comme des paroles muettes singulières.

. Un deuxième aspect de "l'être normal" porte l'accent moins sur la moyenne (10 sur vingt!) que sur l'idéal lui-même, l'horizon d'excellence (20 sur 20). La norme, cette fois, c'est le "Bien", la représentation de la perfection attendue de tout sujet et qu'on s'efforce de lui faire approcher. C'est ce qu'on peut appeler la "**normalité morale**", pour autant que la "*moralité*" est un système de pensée qui tient pour vraies, càd *valable pour tous*, certaines façons d'être supposées définir *l'être* de chacun tel qu'il *doit* être. En ce sens, il est normal de ne pas faire pipi au lit à cinq ans et d'apprendre à lire à 6 ans parce que c'est "bien" ainsi, c'est ainsi que se comporte un humain véritable. Faute de quoi c'est "mal", c'est ne pas être à la hauteur de l'idée d'humain véritable, c'est se comporter en moins qu'homme, en "moins que rien"...

Là encore, il y a dans cette façon de penser un côté positif: poser des *règles de vie* est absolument nécessaire pour que des humains vivent ensemble, et, principe fondamental me semble-

t-il, on ne vit humainement qu'à *vivre ensemble*: la responsabilité première d'un adulte est de civiliser un enfant, de l'introduire dans une "civilisation", pas d'en faire un "enfant sauvage"...Il y a donc des Règles du bien vivre à lui transmettre.

Mais y a-t-il à lui imposer *telle* ou *telle* règle sous prétexte que pour soi c'est sacré, et surtout en lui présentant cette règle comme l'expression directe du Bien, ce qui fait le registre proprement dit de la morale, cette espèce de lutte du Bien contre le mal?...En effet, ce qui pose problème dans la "Morale", c'est sa prétention à "l'objectivité": voilà le Bien, voilà le mal. Mais comment savoir ce qu'est le bien en soi? En fait, chacun a intériorisé un "pan" des règles telles qu'il les a rencontrées dans son histoire et telles qu'elles ont façonné ses habitudes de faire et de penser, voire de parler. Il ne s'agit certes pas de croire à l'inverse qu'on peut s'en émanciper et se conduire "librement" au sens de ne pas tenir compte des conventions et convenances qui font tenir ensemble les humains civilisés. Mais elles ne sont vraies que *relativement* : par exemple, on rencontre ces disparités de règles au quotidien, dans les discordances entre les modes de vie chez une assistante maternelle et chez les parents de l'enfant; ou entre des façons de se comporter chez des parents anglais ou des parents français. La solution n'est pas de renoncer à ses propres règles qui font partie de sa propre vie, mais de les présenter comme relatives: "Ici on fait comme ça; ailleurs ou s'y prend de telle autre façon"...

Est-ce à dire pour autant que "tout est relatif", et qu'il faut amener l'enfant à penser qu'au fond c'est un peu "n'importe quoi"? Non. Si la morale comme telle est relative dans ses règles particulières, il y a des *exigences* qu'on peut appeler, par différence, "*éthiques*", et d'autant plus fortes qu'elles ne s'incarnent pas « en soi » dans telle ou telle règle de conduite qui seraient simplement transposable d'un sujet à l'autre. Ce qu'il s'agit de transmettre ce n'est pas un « bon comportement » qu'on aurait cru définir d'après sa propre intériorisation particulière de l'exigence humaine et qui fait sa propre morale, c'est d'amener l'enfant à se confronter à *l'exigence fondamentale* pour tout humain de respecter ce que j'appelle *la Loi*. Il y a de la Loi en effet, au delà des divers commandements, une sorte de nécessité fondamentale à tenir compte des autres par lesquels seulement on existe, ce qu'on peut appeler l'Autre (avec un « grand A »): il y a de l'Autre, pas un Etre supérieur qui impose sa volonté ou son caprice comme un tyran, mais l'exigence, dès qu'on est parlant, ne serait-ce que pour devenir soi-même, d'en passer par les autres.

On peut résumer ça dans l'idée très simple, déjà énoncée plus haut, qu'on ne vit bien qu'à « vivre ensemble », et cela prend des formes très concrètes dans le cadre des AM: faire entendre à l'enfant qu'il n'est pas tout seul et que pour que ça se passe convenablement pour tout le monde, y compris lui-même, il y a *des* règles à respecter, qui prennent leur *force de loi* de cette exigence même. Autrement dit, il ne faut pas confondre les *règles*, qui disent dans le détail comment « jouer » et *le fait même de jouer le jeu*, de le vouloir, de respecter ces règles (celles-ci ou d'autres). Et le but n'est pas de *formater* l'enfant à *tel ou tel* jeu social (toujours particulier et en un sens arbitraire), mais de lui faire savoir *qu'il y a toujours des règles à respecter*, que le jeu humain de la vie comporte toujours des règles. Le seul « mal » (sans majuscule car il n'existe pas en soi dans l'absolu) ce serait de laisser croire à l'enfant qu'il « peut faire ce qu'il veut (ce qu'il croit vouloir) », ce qui non seulement le préparerait à de douloureuses déconvenues une fois lâché dans le « monde » (scolaire pour commencer), mais en ferait un « enfant-tyran » pour son entourage, et surtout pour lui le jetterait dans une angoisse folle. L'enjeu n'est pas de *formater* des comportements mais d'aider un sujet en devenir à se *structurer*.

. Il y a enfin une troisième version de la normalité, qui est plus contemporaine et mélange un peu les deux tout en les transformant, et que pour faire vite j'appellerais *normalité "technique"*. Ici, il n'y a plus à l'horizon d'idée de Bien et Mal absolus, on est dans le « pragmatisme », et une telle normalisation peut convenir à une société comme la nôtre qui tend en elle-même (malheureusement à mon avis) à encourager les individus à ne prendre en compte pour leur conduite que leur intérêt propre, quitte à se mettre en rivalité, compétition, avec tous les autres...(mais c'est en soi une autre question, de « civilisation ») ...Quoi qu'il en soit de la convenance de la norme technique avec un type de société où le lien social est ramené en dernier ressort à la « loi de la jungle », elle n'est pas plus valable éducativement que la loi morale stricte. Elle suppose en effet qu'il y aurait un « savoir »

établi qui fixerait le « bon comportement », *bon* étant à entendre ici non comme conforme à une idée de Bien transcendante (supérieure) et valable pour tous (comme dans la « morale »), mais au sens de « bon moyen » pour chacun de s'imposer dans la vie, d'être « *performant* », de savoir s'y prendre pour « réussir » et dont des "spécialistes", des "scientifiques", auraient le secret....

Evidemment, qu'il y ait un tel souhait pour ses enfants n'est pas condamnable en soi (et si je le faisais je ferais revenir par la fenêtre la morale que j'ai chassée par la porte) et personne ne peut légitimement espérer faire de ses enfants des incapables! Mais ce qui est sûr, c'est qu'on ne saurait considérer qu'on pourrait, de "source scientifique" sure, savoir « techniquement » ce qui est à faire dans toutes les circonstances, comme si les enfants, humains en devenir, étaient des mécaniques à régler au mieux pour fonctionner dans la vie. On voit de plus en plus d'adultes, parents surtout, qui sont dans l'angoisse d'apprendre comment il faut s'y prendre pour fabriquer un enfant bien performant, et qui courent avec angoisse après les activités pédagogiques adéquates et les livres, articles ou émissions qui disent comment s'y prendre au mieux, comme si il y avait un *programme* écrit à connaître pour *l'appliquer*, réduisant l'enfant à une sorte d'ordinateur à programmer sans faille.

Cela peut aller jusqu'à une sorte de folie, celle qui fait croire qu'il y a une « profession de parent » à apprendre, une modélisation de l'éducation qu'il n'y aurait plus qu'à appliquer au cas...Folie « *technique* » en ce sens que ce qui n'est qu'un *moyen* (s'y prendre de telle ou telle manière) deviendrait « *la* » manière de faire fondée objectivement, dans l'oubli des fins que l'on vise (qui n'est plus questionnée, et qui est de "civiliser", pas de "façonner") et surtout l'annulation des sujets qui se rencontrent, enfants et adultes, et ne peuvent que tâtonner pour se trouver, se transformer, se déplacer mutuellement. .

Cela vaut bien sûr pour les AM: qui sont certes *professionnalisées*, et c'est une bonne chose d'avoir reçu un statut social et des garanties économiques, et aussi d'avoir l'occasion, comme ici, de confronter leur expérience avec d'autres et d'être encouragées à y penser. Mais il ne faut pas perdre de vue que c'est une profession bien particulière, qui en fait la difficulté et aussi la grandeur, et qu'elle partage avec tous les métiers qui s'occupent directement des personnes, les enfants en particulier: la relation avec un autre sujet engage un savoir faire qui, pour s'enrichir de ce que d'autres peuvent apporter, n'en reste pas moins en dernière instance fondé sur ce qu'on « est » soi-même, càd implique son désir propre, son histoire singulière, ses qualités et défauts...

On a dit parfois que l'éducation est un "métier impossible", cela veut dire non qu'on ne peut pas l'exercer bien sûr, au contraire, mais qu'on ne peut s'y former comme un mécanicien se forme à réparer une voiture, qu'on ne fera jamais exactement ce qu'il « faudrait faire »; et encore cette manière de dire est fautive: elle supposerait à la lettre que il y aurait une « bonne manière de faire » idéalement définissable. Or, il n'y en a pas dans l'absolu. C'est dans les *ratés* de son exercice, et à condition de les repérer comme tels aux effets après coup, que s'apprend sans cesse le « métier »...

Autrement dit, ne pas perdre de vue qu'on s'y prend toujours mal, càd pas parfaitement. L'éducation n'est pas le dressage, et est un « métier impossible » en toute rigueur, car il ne s'agit pas de façonner une chose (comme un menuisier) mais d'aider un sujet à advenir dans sa singularité, sachant qu'on est soi-même un sujet singulier, avec son histoire particulière et ses manières d'être. On est toujours dans le bricolage à partir de ce qu'on est, ce qu'on peut et ne peut pas. Il n'y a pas à s'en culpabiliser. Faire aussi confiance à ses réactions sur le moment, quitte à y réfléchir après coup, à en mesurer ensuite les effets et les présupposés, et éventuellement les rectifier. On a le droit à l'erreur mais l'autre a aussi le droit d'en demander des comptes: pas de honte à avoir, à reconnaître qu'on s'est « trompé », par exemple s'être laissé emporter; l'enfant sait plus entendre qu'il ne paraît, et ce qui le perturbe le plus c'est qu'on taise

Alors, commençons par "l'ouvrir" un peu ici.... A vous de prendre la parole, par exemple à partir de ce qui a pu vous perturber dans telle ou telle circonstance...